Anders Bodelsen

Rouge encore

autrement Roman Noir

Roman
Noir

autrement

« C'était bien Søren qu'il avait vu.
Il n'y en avait pas deux comme lui au monde…
Ce n'était pas le sosie de Søren, ni un rêve. C'était le mort Søren lui-même qui était apparu, bien vivant, là, devant lui. »

Dans un faubourg de Copenhague, près d'une station-service abandonnée, Jens croit apercevoir son frère Søren, mort bien trop tôt. Søren de retour ? Impossible. Tant d'années ont passé depuis l'époque de leur jeunesse rouge, ternies par une dérive terroriste que Jens, aujourd'hui fonctionnaire, s'efforce d'oublier.
Mais les fantômes sont têtus. Ils aiment hanter leurs vieilles caches, reprendre leurs vieilles intrigues. Et quand ils vous appellent à l'aide, il est parfois impossible de se dérober.

Anders Bodelsen (né en 1937), l'un des fondateurs de la nouvelle littérature noire scandinave, signe avec *Rouge encore* un roman dense, piège savamment tissé autour de ceux qui, solidaires, ne renoncent pas à leur passé.

Traduit du danois par Christine Berlioz et Laila Flink Thullesen.

Illustration de couverture :
© John Schlesinger/Getty Images
Imprimé et broché en France

Conception graphique : Thomas Dimetto © Autrement.

Rouge encore

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Ouvrage dirigé par Emmanuel Dazin

Première publication en langue danoise sous le titre *Rød september* (1992).

© Anders Bodelsen & Gyldendal, Copenhagen 1991. Published by agreement with the Gyldendal Group Agency.

© Autrement, 2013, pour la présente édition.

www.autrement.com

ANDERS BODELSEN

Rouge encore

Roman

Traduit du danois
par Christine Berlioz et Laila Flink Thullesen

Éditions Autrement **Littératures – Roman noir**

I

Jens roulait depuis quelques minutes quand il comprit qu'il devait absolument s'occuper des plantes renversées sur la banquette arrière. Mais il y avait plus urgent encore : il s'était trompé de route en sortant de la pépinière.

Impossible de faire demi-tour dans cette petite rue. C'était en fait une allée, bordée de sorbiers trapus qui penchaient tous du même côté, comme ceux d'un polder balayé par le vent.

Il y avait bien un plan dans la boîte à gants, mais encore fallait-il connaître le nom de la rue. Le paysage avait changé, il y avait des maisons maintenant, un entrepôt, une usine noire de suie. L'allée déboucha sur une petite place triangulaire. Jens s'arrêta pour lire le panneau indicateur : « Allée Carl-Brisson[1]. »

---

1. Acteur et chanteur danois qui fit carrière à Hollywood, rendu célèbre par la chanson « Little White Gardenia » du film *All the King's Horses* (1934) réalisé par Frank Tuttle. *(Toutes les notes sont des traductrices.)*

Il desserra sa cravate – il arrivait tout droit du ministère –, brossa sa veste par habitude et sortit de la voiture.

Le soleil, qui aurait dû se trouver dans son dos, s'était caché derrière une légère brume. En descendant de voiture, il chercha en vain son ombre.

D'un côté de la place subsistait ce qui avait dû autrefois être une station-service. Deux grosses voitures poussiéreuses étaient garées devant. Sur le hayon de l'une d'elles, une main avait écrit, avec application : « LAVES-MOI. »

En face de la station-service s'élevait un bâtiment de deux étages, blanchi à la chaux, qui ouvrait par une seule porte sur la place. Au-dessus, peint en énormes lettres rouges, un seul mot : « WHITE. »

La porte était ouverte ; de la musique s'en échappait. Jens fit quelques pas pour voir l'autre côté de l'édifice.

On y lisait : « GARDENIA. »

Il retourna à la voiture, enleva sa veste et la jeta sur le siège avant. Puis il s'employa à installer les plantes de façon à ce qu'elles ne se renversent pas une nouvelle fois. Ce n'était pas facile et, en plus, le moteur cala. Jens releva la tête par réflexe et découvrit près de son véhicule un homme qui le regardait.

Son frère, Søren. Impossible.

Il y eut un bref échange de regards entre Jens et l'homme. Puis ce dernier tourna les talons et se dirigea vers la porte du White Gardenia.

Jens resta figé, incapable de mettre un pied devant l'autre.

L'homme lui avait paru plus âgé et mieux habillé que Søren. Il avait le visage émacié et bronzé, le front dégarni.

Mais les yeux étaient ceux de Søren. Comme sa façon de se tenir, le cou en avant, la tête légèrement penchée.

Jens marcha instinctivement vers le bâtiment blanc. Il s'arrêta un instant à la porte pour écouter la musique, qui lui semblait familière. Puis il avança un peu dans la pièce, le temps que sa vision s'adapte. C'était un vrai bar, avec une poignée de tables et un comptoir, mais il n'y avait personne, ni serveur ni clients. La musique provenait d'un petit haut-parleur situé au-dessus du comptoir. Des modèles réduits d'avions étaient suspendus au plafond, en guise de décoration, et une grosse hélice jaune au-dessus d'eux les faisait se mouvoir. Une brève pensée pour sa veste jetée sur le siège (avec son portefeuille dans la poche intérieure !) et il contourna le comptoir : il avait remarqué une porte entrebâillée qui menait à un local à l'arrière et il lui sembla qu'elle avait bougé. Peut-être seulement à cause du courant d'air tiède ?

Derrière le bar, une cuisine en désordre ; au fond, une autre porte, qui donnait sur l'extérieur ; elle paraissait bouger, elle aussi. Jens la franchit rapidement et se trouva face à une rangée de serres. Chacune avait une porte et toutes étaient ouvertes.

Un radar pivotait derrière les serres et Jens s'arrêta pour suivre le bruit d'un avion dont le moteur était en pleine accélération, avant de se ressaisir et de se diriger vers la serre la plus proche. Le vrombissement de l'invisible avion fit vibrer et tinter les vitres.

La serre était envahie par les plantes, les verrières étaient brisées. Jens avançait sur la pointe des pieds, en silence. Le vacarme de l'avion étouffait les craquements de ses pas.

Bien sûr, ce n'était pas Søren qu'il avait vu. L'impression de s'être reconnus, leur fugitif échange de regards, tout cela n'était que le pur produit de son imagination. Son apparente fuite n'en était pas une, l'homme n'avait fait que regarder avec indifférence sa voiture, dont le moteur calait – et il était parti régler ses propres affaires.

Jens entendit l'avion prendre son essor. Il inspira profondément, une bouffée humide à l'âcre arrière-goût de plantes pourries et de rouille envahit ses poumons.

Il ne pouvait pas voir s'il y avait une autre porte au fond de la serre. Sûrement. Et il y avait encore beaucoup d'autres serres, ainsi que, derrière lui, un bâtiment dont il n'avait pu explorer qu'une infime partie.

Il fit demi-tour et sortit. Au moment où il retrouva l'air libre, quelque chose fondit brutalement sur lui. Une ombre gigantesque.

Il leva les yeux et devina l'énorme masse de l'avion prête à être avalée par les nuages d'un gris éblouissant.

Il paraissait plus âgé, rumina-t-il. Mais n'était-ce pas dans la logique des choses ? Et lui-même, alors ?

Il ne s'était pas passé beaucoup de temps depuis ce moment, et le même morceau de musique incroyablement familier s'échappait toujours par la porte de derrière. Jens regarda autour de lui une dernière fois, hocha la tête et traversa la petite cuisine pour regagner le bar désert.

Il identifia enfin le chanteur : John Lennon. Le timbre enfantin, voilé et envoûtant, l'homme mort immortel à jamais, celui qui voulait rendre possible l'impossible :

Imagine there's no heaven… it's easy if you try…

Et, sous la voix, la petite tonalité monotone du piano désaccordé, encore et encore…

Nothing to kill or die for… no religion, too…

Une bouffée du passé. Attente et incertitude. D'autres chemins que l'on aurait pu prendre. D'autres amours. Le chaos. L'espoir d'un changement.

Il traversa la pièce et déboucha sur la place où se trouvait sa voiture, dont la portière était restée ouverte. Assis derrière le volant, il était poursuivi par la chanson d'autrefois.

Imagine !

Nothing to kill or die for…

Les plantes étaient correctement calées maintenant, la vue dans le rétroviseur dégagée. Jens mit le contact, mais s'attarda encore un peu, jetant un regard absent sur la voiture dont le hayon poussiéreux avait été orné de la prière « LAVES-MOI ». Il tenta de se convaincre de ce dont il n'arrivait pas à se convaincre.

Bien sûr que ce n'était pas Søren. C'était juste un homme qui s'était trouvé là par hasard et qui lui ressemblait, par hasard. Cet homme ne s'était pas enfui, il avait seulement des choses à faire.

Bien sûr que ce n'était pas Søren. Søren était mort depuis cinq ans.

II

Le téléphone sonna alors que Jens était occupé à décharger les plantes dans le jardin. Il se précipita, mais arriva trop tard. Il retourna donc tranquillement à ses plantes, qu'il transféra une par une dans la véranda.

Il fit ensuite descendre sa petite voiture dans le garage en sous-sol, moteur coupé.

Ses parents n'avaient pas eu de voiture avant que Søren et lui aient quitté la maison. Pourtant, leur villa, construction en brique rouge des années 1930, comportait un garage, que l'on utilisait pour stocker les vélos, les luges, les skis et les fruits. Jens trouvait que le parfum des fruits y flottait encore.

Avant de se mettre au travail, il s'assit un moment dans la véranda. Dès le matin, il avait ressorti le carnet sur lequel son père détaillait le plan de jardinage pour l'année, dessinant même des croquis pour indiquer la place de chaque type de plante. Jens avait décidé de n'installer celles qu'il venait

d'acheter qu'aux endroits où des plantes vivaces étaient mortes, mais, maintenant, il hésitait. Le plan de son père était peut-être le meilleur, finalement.

Il n'y avait plus personne au monde pour l'empêcher de faire exactement ce qu'il voulait. Ni son père, ni sa mère, ni Søren, ni Mette. Il pouvait accomplir sa révolution des vivaces, ou il pouvait laisser tomber. Penser à cette liberté l'emplissait de bonheur : au fil des ans, il avait acquis la maîtrise de sa vie, de plus en plus, ce qui avait été pour lui, autrefois en tout cas, un objectif important.

Le jardin descendait en pente raide vers le marais. Lorsque Jens eut abattu quelques-uns des vieux arbres fruitiers, la vue s'était dégagée, comme à l'époque où ses parents avaient acheté la maison : de la véranda, on voyait parfaitement la tour de la Maison de la Télévision, nimbée d'un soleil voilé. Lorsqu'on arrivait pour la première fois ici, par la rue Sirius, on était sidéré par la façon dont elle descendait à pic dans ce cul-de-sac et par la vue magnifique dont jouissaient les petites maisons du fond.

Jens alla se chercher une bière à la cuisine et reprit place face au panorama. Sur le trajet du retour, il avait analysé l'épisode et l'avait presque relativisé. Après réflexion, il s'était rendu compte de l'omniprésence de Søren dans ses pensées depuis le matin. Peut-être le prolongement de l'un de ses rêves où les quatre personnes qui vivaient ici autrefois se retrouvaient pour se réconcilier ? Ceux qui les avaient rejoints par la suite n'avaient pas le droit d'y figurer. Tous jouaient leurs anciens rôles, les alliances se faisaient et se défaisaient, les conflits et

les réconciliations s'annulaient sans cesse. Comme la plupart du temps sans doute quand on rêve de sa famille ?

L'homme de la place déserte n'avait ressemblé à Søren que d'une façon lointaine, superficielle. Sa fuite n'avait paru une fuite que parce qu'elle rappelait le dénouement de ces mauvais rêves où l'on cherche à retenir quelqu'un, vivant ou mort, à se réconcilier avec lui tandis qu'il nous repousse, s'arrache à nous et disparaît – pour nous renvoyer à la vraie vie, prévisible.

Qui n'est d'ailleurs prévisible que si on le veut bien.

Jens se leva.

Il posa le carnet de plans du jardin sur le bureau de son père, avant d'aller dans la cuisine se préparer à manger. Quand Mette habitait dans cette maison, elle avait fait de cette pièce son bureau et l'avait aménagée à sa façon, avec ses propres tableaux et livres, et une table de travail moderne. Après leur divorce, Jens avait pris plaisir à redescendre du grenier de plus en plus d'objets ayant appartenu à son père. La Remington paternelle y trônait donc, à sa place habituelle, protégée de la poussière par sa vieille housse, à côté du PC de Jens. C'est là qu'il avait rédigé son œuvre, *L'Employé de banque*, pendant vingt ans.

Le regard de Jens passa de la Remington noire au PC gris. Sur la disquette, il y avait des notes en vue d'un rapport qui devait absolument atterrir lundi sur le bureau du ministre. Le rapport – comme d'autres rapports provenant d'autres bureaux du ministère des Impôts et Contributions – devait s'inscrire dans l'avant-projet d'un large consensus :

de la politique de droite avec un saupoudrage de social-démocratie. Faire une offre impossible à refuser ! Telle était l'attente du ministre. Il se prenait pour le Parrain !

Jens alluma l'ordinateur, trouva ses notes, les fit défiler sur l'écran. La tâche était précise : écrire un rapport de compromis. Il avait bon espoir de pouvoir injecter une idée originale et raisonnable dans le cerveau du ministre, et peut-être même de faire en sorte que le ministre s'imagine que c'était son idée à lui. Il y était déjà parvenu une fois ou deux, cela pourrait peut-être marcher encore ce week-end ?

L'accord consistait à supprimer les niches fiscales. Le travail était crucial : ce compromis devait prolonger la durée de vie du gouvernement. La tâche était considérable. Mais après tout, c'était la raison d'être des hauts fonctionnaires.

Jens éteignit le PC – il y avait encore de la marge entre ses notes et le texte définitif. Un douloureux exercice d'équilibriste grâce à des formulations choisies avec subtilité.

Il se leva et alla replacer le carnet horticole de son père sur l'étagère.

Sur cette même étagère se trouvaient les vieux albums de photos. Ainsi qu'un album de négatifs que Jens avait déjà regardés et qui, à son avis, n'avaient jamais été tirés. Un de ces jours, il préparerait la chambre noire de la cave et les tirerait quand même. Pourquoi pas ce soir ? Jens emporta les négatifs de son père dans la cuisine.

Pendant que le micro-ondes décongelait le plateau-repas qu'il y avait enfourné, il prit une douche rapide. Il s'installa ensuite pour manger dans la véranda, très vite de nouveau en

sueur. La brume flottait maintenant sur le marais, il pouvait à peine entrevoir les antennes sur l'autre bord, là d'où les nouvelles alarmantes – les préparatifs de la guerre du Golfe – se diffuseraient bientôt à travers les airs.

Des voyants rouges clignotaient régulièrement. Jens les observa, essayant d'imaginer des journalistes qui couraient dans tous les sens, télégrammes et enregistrements à la main. Puis il se leva et se rendit au sous-sol pour préparer la chambre noire, afin d'y travailler une heure ou deux.

Comme il descendait l'escalier, le téléphone sonna. Il lui fallut un peu de temps pour reposer les cuves pleines et les récipients gradués sans rien renverser, et lorsqu'il arriva en haut dans le séjour, le téléphone s'était tu. Il le considéra un instant, tira sur la fiche avec l'intention de le débrancher, puis finalement renonça.

Les négatifs de son père étaient d'un format trop grand pour l'agrandisseur de Jens. Par une sorte de fatalité, quelque chose sortait toujours du cadre. Jens fit exprès de ne pas regarder les négatifs à contre-jour : c'était toujours plus amusant quand on ne savait pas ce qui allait apparaître.

Il faisait chaud au sous-sol et l'odeur acide du bain d'arrêt lui donna un peu le vertige tandis qu'il développait les photos, une par une, puis les retournait rapidement pour les tremper dans les bains de fixation et de rinçage. Il avait tout de suite vu d'après les négatifs que ces huit photos avaient été prises dans le jardin.

Elles dataient toutes du même après-midi. Jens croyait d'ailleurs se souvenir de ce jour-là. D'abord un long repas

du dimanche largement arrosé de bière et de schnaps. Søren avait sorti du hasch et tous deux en avaient fumé, sans que leurs parents paraissent le remarquer. Ce devait être dans les années 1970. Toutes les photos étaient de même qualité et étaient bien exposées, comme toujours quand son père les prenait. Très nettes aussi. Personne n'aurait pu soupçonner que son père commençait à avoir les mains qui tremblaient. Peut-être avait-il traîné dehors le support et arpenté le jardin en tous sens après y avoir fixé l'appareil.

C'était bizarre de ressusciter ces photos vieilles de vingt ans que personne n'avait jamais vues avant ce soir. Jens termina le travail torse nu, tant il transpirait dans cette petite cave éclairée seulement par la lueur rouge de la lampe de sécurité.

Il remonta prudemment l'escalier de la cave avec les huit photos dans un bac – suffisamment agrandies pour que l'on ne puisse manquer aucun détail. Pour la troisième fois depuis son retour, il entendit sonner, mais cette fois c'était la sonnette de la porte d'entrée.

En un flash, il revit l'homme : l'étrange ressemblance avec Søren – sa manière encore plus étrange de disparaître, comme dans un rêve. À l'idée d'ouvrir la porte à moitié nu et tout en sueur, il eut un moment d'hésitation. Dans ce genre de situation, on regrette de ne pas avoir de judas ; sa mère en avait réclamé un, en vain.

On sonna de nouveau, Jens posa le bac de rinçage sur la commode de l'entrée et alla ouvrir.

Sa fille, Laura, se tenait sur le pas de la porte, un sac en papier brun dans les bras. Quand elle découvrit l'allure de son père, elle eut un petit air triomphant : *enfin* elle faisait une légère incursion dans son jardin secret !

Il la fit entrer et se dépêcha de la détromper.

III

Après avoir serré Jens dans ses bras, Laura sortit du sac en papier qu'elle avait posé sur le sol de l'entrée un bouquet d'asters un peu fatigué et une bouteille de Lambrusco. Pendant qu'il mettait les fleurs dans l'eau, elle jeta un coup d'œil au bac de rinçage que Jens avait remonté.

C'était bien la première fois qu'elle apportait des fleurs en venant lui rendre visite. Avait-elle quelque chose d'urgent à lui demander ? S'était-elle disputée avec sa mère ou avec son petit ami ?

– Alors comme ça, tu es en train de développer de vieilles photos ? dit-elle.

– Oui. Si tu veux, tu peux m'aider à les sécher.

Elle le précéda dans la maison. Elle portait des habits différents aujourd'hui, comme si elle s'était décidée à se conformer aux goûts de son père en matière de mode : au lieu de ses éternels jeans froissés, un pull gris et une jupe noire. Des vêtements qu'elle avait peut-être empruntés à sa mère.

Elle était un petit peu trop ronde, mais cela lui allait bien, d'ailleurs les garçons avec lesquels elle sortait étaient aussi un peu empâtés, même s'ils s'adonnaient au jogging, au squash, au ski ou à tout autre sport.

– Ça vient de la station-service, expliqua-t-elle, alors qu'ils goûtaient le vin, assis sur la terrasse. Tout droit du distributeur ! Ce spectacle, dit-elle en observant le ciel rouge de l'autre côté du marais, je ne m'en lasserai jamais. Papa, est-ce que ce serait une catastrophe si je m'installais ici pour deux ou trois jours ?

– Bien sûr que non. Il y a quelque chose que tu…

– *No questions !*

Cela n'avait pas l'air bien grave. Jens s'interrogea sur ses propres sentiments. Au moment où elle avait sonné à la porte, il savourait l'idée d'être seul. Finalement, c'était peut-être une bonne chose qu'elle lui soit tombée dessus avant qu'il ne sombre dans le marasme du passé.

– Qu'as-tu à me raconter ? dit-il.

Au lieu de lui répondre, elle resta là à s'imprégner du spectacle de la nature.

– Un événement palpitant de ta vie privée ?

– Papa !

– Ou lié à ton école ?

– Cette semaine, on écrit des textes pour les partis politiques. Devine ce que j'ai choisi. Tu ne trouveras jamais.

– Le parti social-démocrate ?

Laura éclata de rire.

– C'est toujours marrant de devoir vendre une marchandise que soi-même on ne voudrait pas toucher avec des pincettes !

Achevé d'imprimer en septembre 2013 sur les presses de l'imprimerie Corlet
à Condé-sur-Noireau (Calvados), pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
Dépôt légal : novembre 2013. N° d'édition : L.69ELFN000365.N001
ISBN : 978-2-7467-3797-6
Imprimé en France.